



XXVIII

BELLE ANNEE

Pendule d'époque Régence supportée par un Hotoi en porcelaine Kutanai et Imari du Japon d'époque Edo, Paris, vers 1725-1730. Chez Steinitz



LA BIENNALE DES ANTIQUAIRES

L E M
T E M
P S
R E O
T U V
É

Charles-Guillaume Diehl, Bacchus et Bacchante tenant chacun un amour sur leurs épaules, sculptures en marbre blanc de Carrare soutenues par des colonnes en marbre rouge rosso antico, Exposition universelle de 1878, Paris, Chez Cladelaud

Texte: Vincent Huguet



*Vase de jardin muni d'anses formées de tritons, Nevers, vers 1670-1680.
Faïence stannifère, émail teinté, décor «à la bougie». Voltaire Antiquités*

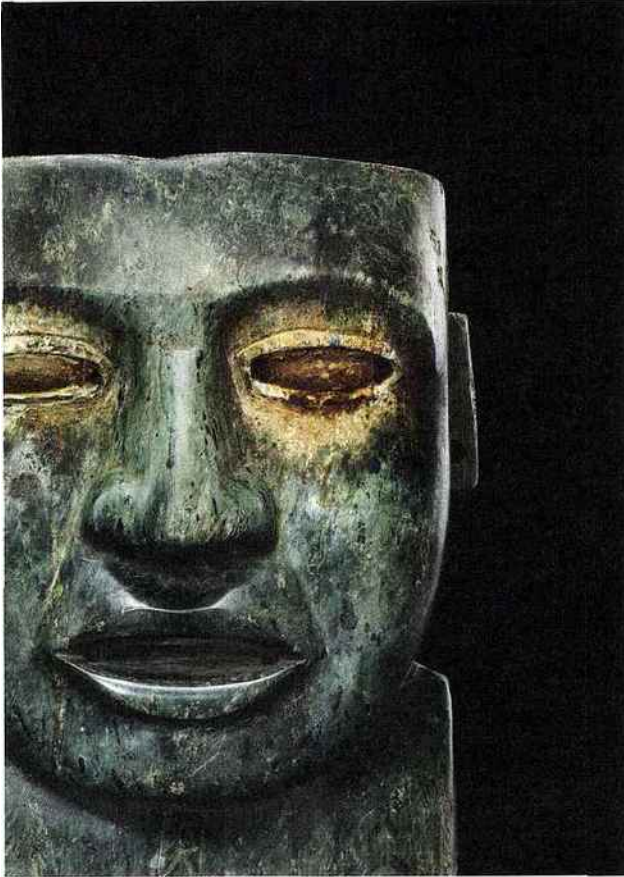
Dans une scénographie de Jacques Grange inspirée des jardins du château de Versailles et de Trianon, la XXVII^e Biennale des antiquaires fait briller sur Paris le soleil de l'excellence.

Parmi les foires et les salons faisant de l'automne à Paris un marathon pour l'amateur d'art, la Biennale des antiquaires, dite simplement la Biennale, occupe une place à part. C'est la doyenne de ces manifestations de plus en plus médiatisées et qui pèsent toujours plus dans le florissant marché de l'art : créée en 1962 par le Syndicat national des antiquaires, la Biennale a droit d'aînesse sur la FIAC (1974) et Paris Photo (1996), avec lesquelles elle partage le privilège de se tenir sous la verrière du Grand Palais; et elle peut prouver ses quartiers de noblesse à sa concurrente hollandaise, la TEFAP de Maastricht (1975) ou encore à la toute-puissante Art Basel (1970).

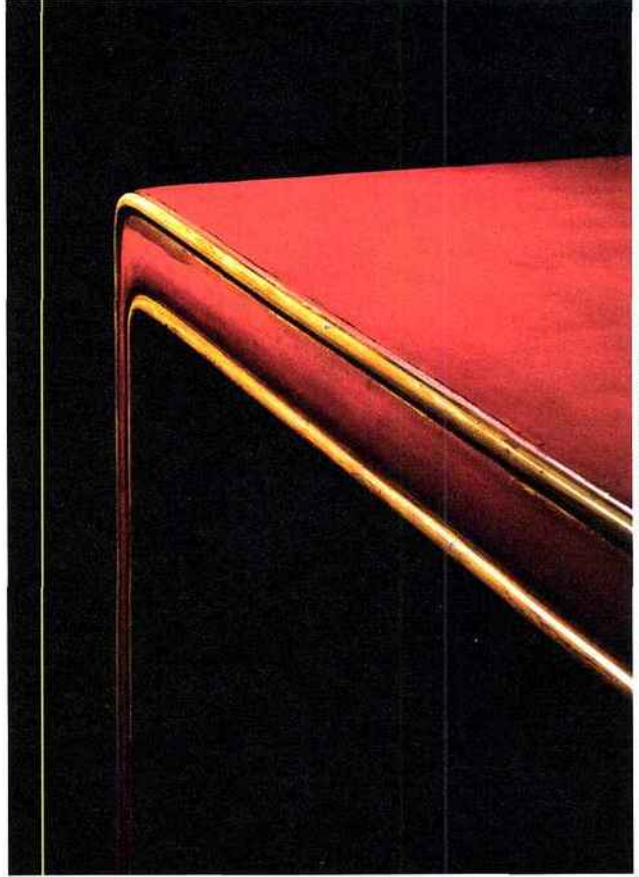
Le privilège de l'âge n'est pas tout : plus rare, la Biennale entend être un événement plus qu'une simple foire marchande, un rendez-vous exceptionnel qui est célébré cette année par pas moins de deux dîners de gala. L'un aura lieu à Versailles, le 7 septembre, avec Michel Guérard en Vatel; l'autre, deux jours plus tard au Grand Palais, présidé par Bernadette Chirac au profit de la Fondation Hôpitaux de Paris-Hôpitaux de France, soit «l'événement le plus prestigieux du marché de l'art mondial» selon ses organisateurs. Lors de la dernière édition, 1400 invités s'étaient pressés à ce dîner dans le décor imaginé par Karl Lagerfeld, réunissant anciennes et nouvelles fortunes, barons du CAC 40 et jeunes actrices en fleurs, des Rothschild, des Picasso mais également beaucoup de collectionneurs venus d'Asie et des émirats, dans une atmosphère très cosmopolite. Christian Deydier, président du Syndicat national des antiquaires, ne ménage en effet pas ses efforts pour attirer à Paris les forces vives du marché, faisant le tour des nouveaux mondes de l'art, des mois à l'avance, pour présenter la Biennale et assurer son

succès. La Biennale revendique l'excellence, en limitant assez drastiquement le nombre d'exposants – 81 cette année, soit assez peu en comparaison des 188 galeristes qui se partageront le même espace pendant la FIAC – et en choisissant un directeur artistique capable de métamorphoser le Grand Palais en un lieu de rêve, loin des stands prosaïquement alignés comme dans un supermarché. Pier Luigi Pizzi, Christian Lacroix, Jean-Michel Wilmotte, François-Joseph Graf ou Karl Lagerfeld ont précédé dans ce rôle le décorateur Jacques Grange qui, pour cette vingt-septième édition, s'inspire directement des jardins de Versailles et de Trianon, du génie de Le Nôtre et de l'élégance des buis taillés.

À la Biennale, on ne badine pas avec le décor. L'écrin se doit d'être à la hauteur des œuvres présentées par le gotha des galeristes, marchands et joailliers (ces derniers étendent leur empire, avec 14 exposants cette année contre 10 en 2012), souvent jalousement gardées à l'écart des mois à l'avance et dont beaucoup mériteraient de s'installer dans des musées. Des meubles et objets d'art des XVII^e et XVIII^e siècles (Steinitz), qui restent la signature absolue du goût français – «Louis XV un moment de perfection de l'art français», proclamait une exposition parisienne en 1974 – aux trésors archéologiques (Phoenix Ancient Art), en passant par l'art islamique (Kevorkian), les arts premiers (Didier Claes) et bien sûr la peinture et la sculpture, la Biennale est un immense cabinet de curiosités, qui a largement ouvert ses portes à la modernité, non seulement aux arts décoratifs du XX^e siècle – la galerie Mitterrand présente un spectaculaire *Banc crocodile* de Claude Lallanne (2003) – mais aussi à l'art moderne et contemporain avec la présence de galeries comme Tornabuoni ou Dominique Lévy.

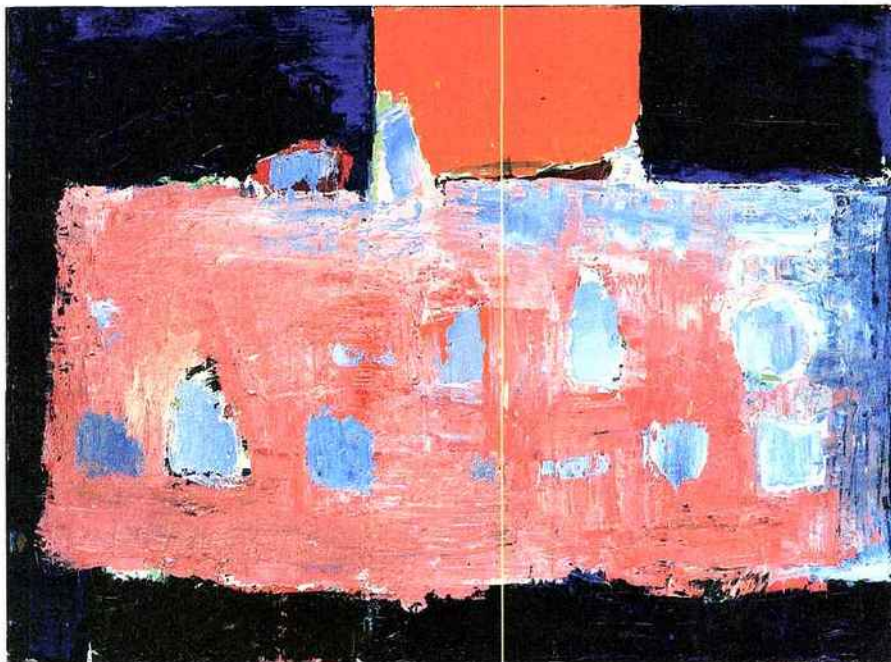


*Dignitaire debout, Teotihuacan, Mexique, 450 - 650ap.J.C.
Serpentine et pyrite, Galerie Mermoz*



© photo Arnaud Carpentier

Eileen Gray, détail d'une console en laque, vers 1930, Galerie Vallois



Nicolas de Staël, La Table rose, 1953, huile sur toile, Galerie Appliçent-Prazan



Ossip Zadkine, Groupe de figures, pierre, 1921, Galerie Fleury.

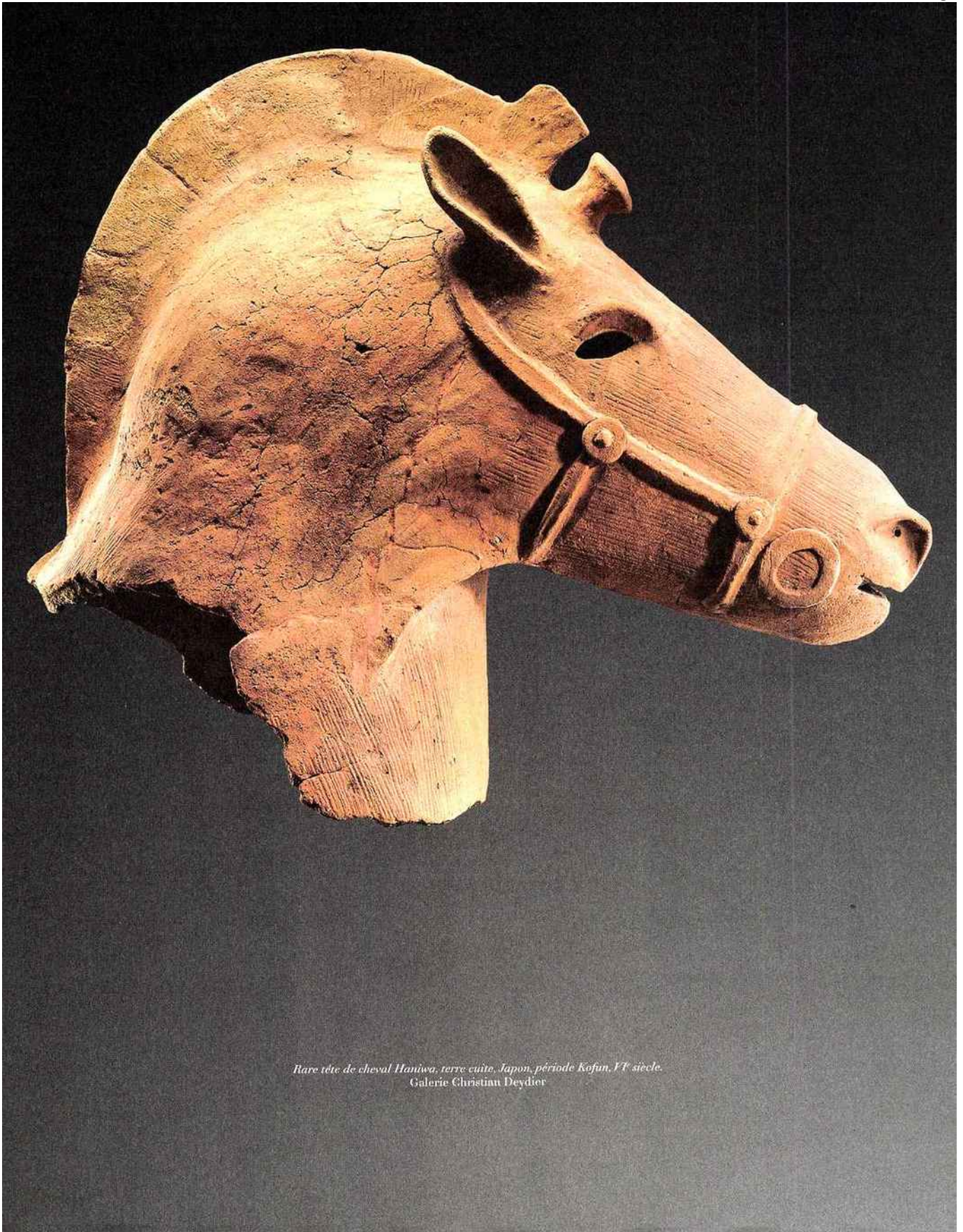
Bracelet Art Déco en diamant, émail et pierres sertis, Boucheron, Paris, 1925, Siegelson



Bague Cammeo en calcédoine sculptée du XVI^e siècle, diamants et or blanc, Giampiero Bodino



Auguste Rodin, Femme-Pyjama, 1898-1901, graphite et aquarelle sur papier vélin, Galerie Malaquais



*Rare tête de cheval Haniwa, terre cuite, Japon, période Kofun, VII^e siècle.
Galerie Christian Deydier*

Mais éclectisme ne signifie pas capharnaüm et, d'un stand à l'autre, on voyage dans l'histoire du goût : ici, le parquet Versailles embaumant l'encaustique craque sous le pied ; là, la blancheur des orchidées souligne le minimalisme intemporel d'objets asiatiques ; ailleurs, les velours évoquent un palais où regarder une peinture relève d'un plaisir voluptueux. Si certains antiquaires, dans le genre rue des Saints-Pères, « vendent du Louis XVI avec des yeux de braise », comme le chantait Régine, beaucoup évoquent ces dandys de l'époque de Louise de Vilmorin et Madeleine Castaing – grande inspiratrice de Jacques Grange –, ces rejetons de la *Café Society* qui, à l'image de Philippe Jullian, épilguèrent sans fin, avec délice et parfois méchanceté, sur les styles et sur ceux qui les avaient créés. Pas de meilleur guide de la Biennale que sa bible, *Les Styles* (réédité par Le Promeneur en 1992), véritable décryptage du goût, où les considérations esthétiques dressent autant de portraits.

Car visiter la Biennale tient parfois de l'expérience proustienne quand, dans les lumières tamisées des nocturnes, des messieurs à la barbe aussi bien taillée que les buis et semblant revenir d'une mission diplomatique à Pondichéry croisent dans les allées une princesse d'Empire en tailleur-pantalon parfumée au muguet, un décorateur guidant tant bien que mal un couple âgé recherchant un tableau flamand, une actrice bien accompagnée qui n'oublie pas de sourire ou un escadron de trentenaires venues d'Asie pour dépenser des fortunes chez Cartier ou Van Cleef & Arpels. Les diamants sont éternels, mais le public de la Biennale, lui, reflète une société qui change, qui aime toujours la mondanité et suit parfois les codes traditionnels ou au contraire s'en moque. Au plaisir de découvrir des chefs-d'œuvre s'ajoute ainsi celui de se promener dans les allées du goût contemporain, devinant, dans ce qui cette année fait fureur ou au contraire a été remisé, un certain air du temps.



*Tête de Koré, travail néo-attique, époque gréco-romaine.
I^{er} siècle av. - I^{er} siècle ap. J.-C. Galerie Chenel*

*La Biennale des antiquaires, du 11 au 21 septembre 2014 au
Grand Palais – www.sna-france.com*